



N° SAU/080 - 3 septembre 1966

" L'ISLAM EN-FACE D'UN MONDE QUI S'INTERESSE A LUI "

R. Arnaldez

Tel est le titre d'une conférence du professeur Roger Arnaldez prononcée à Tunis au cours du II^e Séminaire de sociologie (9, 10 et 12 février 1965). Le texte en est rapporté dans la Revue tunisienne de sciences sociales, n° 4, décembre 1965, pp. 101-110. Conférence très instructive et suggestive, comme on le verra. R. Arnaldez, dans ce riche exposé, dense et solide, re-situe le débat à sa racine même : au plan de la foi musulmane dans ses relations avec les non-musulmans,

- I -

L'Islam est une religion universaliste, Sans doute le Coran est-il une révélation en arabe clair : il est le Coran arabe, Mais du seul fait qu'il est l'ultime message adressé par Dieu aux hommes, du seul fait que Mahomet est le sceau des prophètes, il résulte que le livre sacré s'adresse à tous les hommes. Il n'y aura plus désormais un prophète pour chaque "peuple". Notons que la loi s'oppose avec vigueur à tous les particularismes et, en premier lieu, au particularisme tribal des anciens Arabes. Les liens religieux doivent remplacer les liens du sang. Le "ta'assub" de la Umma remplace le "ta'assub" tribal : le culte de Dieu remplace le culte de la lignée ancestrale. Les "pères" représentent les erreurs du passé : le musulman des origines, comme tout homme qui fait "islam", ne doit pas s'appuyer sur l'exemple de ses pères. Tel est l'idéal conscient de l'Islam. Il exige que tout nouveau croyant se dégage de son passé tribal, national, familial ; qu'il s'arrache aux influences de son milieu, à ses habitudes individuelles, en un mot à ce qui est en lui "trop humain". Il veut, au sens le plus fort, des hommes nouveaux, des tables rases sur lesquelles viendra s'imprimer nettement et exclusivement la loi révélée par Dieu.

Tel est l'idéal. La réalité ne pouvait s'y conformer exactement. La loi coranique, vue par l'historien pur, se présente comme une réforme de coutumes antéislamiques ; or une réforme garde toujours quelque chose de ce qu'elle réforme. Mais l'Islam, pour qui la loi est la Parole de Dieu descendue sur le prophète, ne pouvait reconnaître ce fait et y attacher sa réflexion avec une conscience parfaitement claire. Sans doute, plusieurs auteurs de "tafsîr", par exemple Tabari, n'hésitent pas à signaler l'état de choses anciennes auxquelles venaient s'opposer les prescriptions ou les interdictions coraniques. Mais ils ne se sont pas arrêtés au problème capital que pose un tel fait et que des historiens et des sociologues ne sauraient négliger. C'est que dans la perspective musulmane on ne peut établir aucune sorte de relation entre la volonté législatrice de Dieu et des situations humaines qui ne sont que de pures contingences. Voilà pourquoi les docteurs de l'Islam n'ont pas eu l'occasion de réfléchir sur l'état de tension qui en résultait pour l'homme musulman, voire pour la Umma tout entière.

Cette tension entre deux pôles toujours prêts à s'opposer, peut se décrire schématiquement ainsi :

- a) L'Islam, sur le plan de l'anthropologie religieuse, est révolutionnaire : il était dès le début et il le reste. Cela se traduit d'abord par l'intransigeance doctrinale, marquée par l'opposition tranchée entre le croyant et l'incroyant, entre le Dâr al-Islâm et Dâr al-Harb, entre le paradis et l'enfer. Être ou ne pas être vérité ou erreur, certitude ou doute, science ou ignorance : telles sont les alternatives.
- b) L'Islam, sur le plan de la vie sociale informée par la loi, est simplement réformiste. Ce caractère apparaît également dès le début et il a persisté. Déjà le Coran et le hadith font connaître que Dieu n'écrase pas ses serviteurs sous la charge des obligations, le "taklîf". Tout se passe comme si le Tout-puissant tenait volontairement compte de la faiblesse humaine et des conditions concrètes dans lesquelles l'homme est placé au sein de la nature et de la société. Cette tendance, sans être suivie par tous les docteurs dont certains sont très rigoristes, n'a pas cessé d'exister et même de se développer en Islam. En effet, à travers son histoire, l'Islam s'est très souvent montré sur le plan pratique, d'une souplesse extrême. Il assimile, loin de le rejeter, ce qui ne vient pas de lui, pourvu qu'il puisse l'islamiser. Ainsi qu'il l'avait fait pour plusieurs traits de l'éthique bédouine, il a islamisé chaque fois qu'il l'a pu, les coutumes des pays conquis, Byzantins, Syriens, Perses, Berbères, etc. De nos jours, selon l'esprit du réformisme, il islamise de nombreuses valeurs morales, sociales, politiques du monde occidental et les présente comme des valeurs qui remontent à sa tradition la plus ancienne et la plus authentique. On en verra un exemple frappant dans l'ouvrage que Taha Husayn a consacré au calife Othmân. Des principes tels que l' "istislâh" ou l' "istihsan", judicieusement appliqués, permettent à l'Islam de faire sien tout ce qui ne lui est pas dogmatiquement opposé. Est musulman et conforme à l'esprit de la législation coranique, tout ce qui est utile à la communauté. En outre, en présence des prescriptions les plus claires et les plus impératives, il est un principe que beaucoup de juristes ont mis en oeuvre : c'est qu'à l'impossible nul n'est tenu. Il s'agit donc, dans une situation donnée, de faire pour le mieux, en se rapprochant au plus près de la prescription religieuse, et, quelle que soit la solution imparfaite adoptée, de ne jamais oublier la vérité et la valeur permanente de cette prescription, afin de la mettre en oeuvre dès que les conditions s'y prêteront. La thèse de Sanhourî sur le califat est une illustration et une application remarquable de ce principe.

La tension qui normalement existe entre ces deux pôles : le révolutionnaire et le réformiste, a été masquée en Islam par une dialectique dont on trouve l'exemplaire dans la polémique entre les juifs et les chrétiens. Que les juifs et les chrétiens fassent "islam" et ils recevront du Coran la confirmation de leurs Écritures. Cela revient à dire : renoncez d'abord à vous-mêmes, à ce que vous êtes, à ce que vous portez en vous, à ce que vous aimez, et alors vous vous retrouverez vous-mêmes, à l'intérieur de l'Islam, avec plus d'assurance, de fermeté et de clarté. En d'autres termes prenez une décision révolutionnaire qui coupe et tranche ; ensuite vous verrez que vous avez été simplement réformés. Le judaïsme véritable, ce n'est pas celui des juifs en tant que tels ; c'est l'Islam. Et on dira de même que le véritable christianisme, la véritable doctrine des droits de l'homme, le véritable socialisme, c'est l'Islam. Il suffit pour cela de généraliser la dialectique. Que l'homme renonce à ses croyances personnelles pour se soumettre au Dieu unique, qu'il abandonne les doctrines auxquelles il est le plus attaché, les "ahwâ", pour adhérer à la foi musulmane, il ne perdra pas pour autant, et loin de là ! les valeurs concrètes et utiles en cette vie qu'il cultivait avant sa conversion. On retrouve en ce point la distinction fondamentale entre "Dîn" et "Dunia" : la conception du "Dîn" est révolutionnaire, celle de la "Dunia" est réformiste ; là intransigeance, car il s'agit de Dieu, de son culte et de la vie dernière ; ici souplesse, car il s'agit des hommes pour lesquels Dieu a l'habitude de montrer tant d'indulgence.

Notons que cette double attitude d'intransigeance et de souplesse n'est pas uniquement tournée vers les infidèles (athées et polythéistes ou "mushrikûn") mais également vers les musulmans eux-mêmes. Sans parler des sectes particulièrement rigoureuses comme celle des premiers Hawârîg, rappelons que l'accusation d'infidélité (takfir) n'était pas rare entre sunnites, à tel point que certains docteurs jugèrent bon de mettre en garde contre l'imprudence qu'il y avait à décider de façon tranchante sur des faits inaccessibles à l'homme, à savoir l'état du cœur de celui qui est soupçonné dans sa foi. Et nous retrouvons une fois de plus une dualité qui correspond aux précédentes, d'un côté il y a le cœur et le secret de sa foi ou de son incroyance, les cœurs que concernent essentiellement les valeurs du "Dîn" ; de l'autre, il y a les paroles proférées par la langue et que l'on peut entendre, il y a les actes exécutés par les membres du corps et que l'on peut voir ; tout cela se rapporte à la vie d'ici-bas (dunia). Le musulman dont les paroles et les actes ne témoignent pas d'infidélité foncière et d'hypocrisie (nifaq) ne peut être condamné " 'alâ sabil at-takfir", mais seulement " 'alâ sabil at-taglîz".

Cette bipolarité s'exprime encore autrement. Dès l'époque du prophète, l'Islam, au nom du Coran, se présentait comme l'arbitre entre les groupements d'hommes opposés, en particulier entre les juifs et les chrétiens. En ce sens il cherche la conciliation, il discute et veut vaincre. Mahomet a eu sans aucun doute un esprit œcuménique et a désiré que tous les hommes adorateurs du Dieu unique se réunissent en une seule foi et une seule communauté. L'Islam montre donc que toutes les divergences entre les hommes proviennent de ce qu'il y a d'humain dans leurs oeuvres et leurs pensées. Il arbitre au nom d'une vérité qui n'est pas d'origine humaine et devant laquelle toute créature doit s'incliner de gré ou de force. Ainsi donc l'Islam est porteur de paix et de concorde parmi les hommes. Mais si on refuse son arbitrage, il se replie sur lui-même et s'oppose avec force : il y a changement de "qibla".

- II -

L'Islam ne manque pas d'ouvertures sur le monde : il est capable d'en assimiler toutes les valeurs utiles ; il a le sens de la justice, du bien commun, voire de l'égalité entre les hommes. Il honore et recommande le travail comme une mise en valeur des dons de Dieu. Ses docteurs ont eu la très nette conscience que la révélation coranique, tout en rappelant la résurrection, le jugement et l'autre vie, n'arrachait pas l'homme au monde, mais au contraire lui donnait un guide de conduite pour s'y bien comporter et pour en retirer la plus grande somme de biens sans s'exposer aux ruines qui sont le prix des passions humaines. C'est sans doute, comme nous l'avons vu apparaître, cet ensemble de jugements sur le monde (dunia) qui donne à l'Islam sa souplesse, cette faculté d'agir et de se retourner dans ce monde même. Mais l'ouverture au monde est toujours subordonnée à la reconnaissance inconditionnelle, imposée à tous, des valeurs fondamentales du "Dîn". L'Islam ne s'ouvre au monde que si d'abord le monde des hommes l'accepte avec ses exigences "révolutionnaires", sinon il se ferme. Or c'est ce qu'il a fait tout au long de son histoire, parce qu'il se heurtait, de la part des nations non-musulmanes, à un refus de son préalable. Ayant exclu les athées et les "mushrikûn" déclarés, il a fait jouer sa dialectique à l'intérieur de lui-même, assimilant avec des alternances de rigueur et d'accueil tout ce que lui apportaient les peuples qui étaient entrés dans la Umma. Mais il s'est très peu préoccupé de ceux qu'il excluait. C'est une idée coranique, exprimée dans le livre à propos du prophète, mais qui peut s'étendre a fortiori à tous les fidèles, que l'homme n'a pas à chercher la conversion de ses semblables : dès qu'il a la foi, son rôle est de témoigner et de faire connaître la Parole de Dieu. Si elle est entendue, tant mieux, sinon le malheureux qui la repousse se retranche de lui-même de la Communauté et, par là, de toute Vérité, de tout Droit. L'Islam n'est donc pas essentiellement missionnaire au sens chrétien du mot. L'idée de missions musulmanes est récente et très complexe. Après les premières guerres de conquête, l'expansion s'est faite par des influences de proche en proche, souvent liées au commerce et au prestige qu'exerçait la brillante civilisation musulmane. Mais l'Islam ne s'est pas posé le problème du salut des infidèles, sauf dans le cas où il s'agirait d'hommes qui n'ont jamais entendu parler du Coran. Même dans ce cas, on sent bien qu'il ne s'agit pas d'un problème central. La personnalité de l'infidèle n'intéresse pas l'Islam qui est en cela tout à fait logique avec lui-même. Il n'a donc rien fait pour développer une missiologie et encore moins pour examiner de façon critique les postulats de la foi et de la conversion. On peut dire que l'Islam n'a pas développé chez ses fidèles le sens de la connaissance de l'autre en tant qu' "autre".

A l'égard de la pensée des "Ahl al-kitâb" (les gens du Livre), on peut noter la même indifférence. C'est la pensée d'hommes qui sont dans l'erreur. Sans doute il y eut autrefois des discussions entre musulmans et chrétiens. Mais c'étaient surtout des joutes oratoires qui avaient leurs règles. Certains auteurs, comme Ibn Hazm tout particulièrement, ont été documentés d'une manière étonnante sur le judaïsme et le christianisme. Mais on ne décèle aucun effort, sur le plan de la réflexion philosophique et théologique, pour comprendre l'adversaire. Les mystères chrétiens sont une absurdité blasphématoire trop évidente.

Il faut avouer que les controversistes chrétiens, de leur côté, ne faisaient guère plus d'efforts. Longtemps les idées les plus fausses sur l'Islam ont eu cours en Occident. Les "philosophes" du XVIIIème siècle ne l'ont pas mieux connu, en dépit de certains progrès. Cependant il est indéniable que très tôt l'Islam a fait problème pour le christianisme, et ce problème grave qui se posait à l'Eglise a poussé des hommes comme Pierre le Vénérable ou Raymond Lulle à se placer au-dessus des polémiques partisans et injustes, pour essayer de connaître l'Islam tel qu'il est. Ce n'était pas alors chose facile.

- III -

Néanmoins, il n'y a pas eu de relations en profondeur entre l'Islam et le Christianisme considérés en tant que religions. On peut dire que l'Islam a porté sa dialectique sur ses frontières, se durcissant pour maintenir à l'extérieur tout ce qui refusait sa foi, s'assouplissant pour recevoir de ce monde auquel il se formait tous les progrès qu'il pouvait assimiler. A l'intérieur de lui-même, il s'est essentiellement préoccupé de conserver intacte sa doctrine et de trouver les accommodements que lui imposaient les développements historiques, auxquels il ne pouvait échapper et dans lesquels le monde entier l'entraînait, car il ne pouvait s'isoler au point de ne plus faire partie de ce monde. Puis, après les grandes périodes d'expansion, l'Islam connut la colonisation par les puissances européennes. La dialectique de la dureté et de la souplesse eut alors l'occasion de jouer son plein jeu.

Il convient de remarquer maintenant que cette dialectique musulmane n'est possible qu'en raison de la liaison étroite du spirituel et du temporel à l'intérieur même de la religion coranique. Ailleurs, la même liaison s'est présentée : par exemple l'Eglise a souvent pactisé avec le pouvoir des empereurs et des rois. Mais ce n'est pas sous l'angle politique qu'il faut considérer cette liaison. C'est le point de vue théologique qui importe ici. Nous dirons, pour plus de précision, que dans le christianisme les vérités fondamentales commandent un certain nombre d'actions qui en découlent immédiatement, par exemple les actions morales, les actions sociales n'en dérivent qu'indirectement et gardent une plus grande autonomie par rapport aux dogmes ; quant aux actions politiques et techniques, elles en dérivent si indirectement qu'en pratique elles sont parfaitement indépendantes des vérités dogmatiques fondamentales. En Islam, les vérités dogmatiques commandent toute la gamme des actions humaines (au moins selon les grandes écoles de Droit, Ibn Hazm, le Zahirite, luttant contre l'emprise malékite, avait tenté de soustraire en fait une partie de cette gamme au contrôle du dogme). C'est en ce sens précis qu'il faut parler en Islam de la liaison du spirituel et du temporel.

Mais il en résulte une conséquence importante. Le christianisme n'a pas connu la dialectique de la dureté et de la souplesse. Il n'avait à défendre que ses dogmes : il n'avait à combattre que ce qui les attaquait directement. C'est ainsi que la chrétienté comprenait fort justement les choses, aussi quand il est arrivé à certains hommes d'Eglise de s'immiscer, en tant que clercs, dans des domaines qui n'étaient pas proprement les leurs, il y a eu des réactions violentes qui au début n'ont pas dressé les hommes contre la religion, ni même contre l'Eglise dans son ensemble, mais qui ont contribué à développer un esprit anticlérical qui peu à peu s'allia à l'irréligion et à l'athéisme. D'après ce que nous venons de dire, il est évident que l'anticléricalisme antireligieux ne pouvait pas naître en Islam, d'abord parce qu'il n'y a pas de clergé au sens propre du mot, mais surtout parce que la mentalité musulmane admet comme une évidence de sa foi que toutes les actions humaines tombent sous la loi de Dieu. Une réaction contre les "empiétements" de la religion est inconcevable en Islam : elle lui porterait un coup mortel. Il ne pouvait surgir en Islam que des hommes qui rejetaient d'un bloc tout le message coranique. Il y en eut quelques-uns, mais ils ne pouvaient constituer que des cas individuels.

Ce qui semble à première vue un avantage pour l'Islam, s'est révélé au cours des siècles un grand dommage. Les attaques de l'anticléricalisme et de l'athéisme ont fortifié le christianisme : il est, pourrait-on dire, vacciné. L'Islam qui a vécu en un champ clos, à l'abri des microbes les plus violents de l'irréligion, n'est pas vacciné. Cela pouvait aller autrefois. Mais aujourd'hui où tout se brasse et se mêle les peuples musulmans se trouvent brusquement jetés au milieu d'une civilisation qui porte dans son atmosphère les germes de mort pour les religions et l'esprit religieux. L'Islam n'est pas préparé pour lutter contre cette virulence. De là vient la gravité de la crise qu'il traverse. Sa traditionnelle dialectique risque de se rompre il ne peut s'ouvrir jusqu'à un certain point et se fermer jusqu'à un certain point. S'il s'ouvre, tout se précipitera et il risque d'être submergé et emporté. Nous ne parlons évidemment que de l'Islam comme religion.

Il est vrai que, dès le siècle dernier, l'Islam a commencé à lutter pour faire face au monde nouveau. Ce fut le réformisme. Mais l'œuvre des réformistes est déjà en grande partie dépassée. Il s'agissait pour eux de redonner aux peuples humiliés de l'Islam une force et une dignité dont la source devait être le Coran retrouvé dans sa pureté et dans l'authenticité de sa nature de Guide de conduite (hudâ). Le problème est bien plus grave aujourd'hui. Ce n'est pas un problème qui ne touche que l'Islam, qui lui soit propre. C'est le problème de toutes les religions et particulièrement des religions monothéistes, qui ont un Livre sacré et un dogme défini. Sont-elles parvenues au terme de leur histoire ?

- IV -

Or au moment où l'Islam traverse cette crise grave, en tant que religion, il se trouve que, pour la première fois dans l'histoire, le monde chrétien s'intéresse à lui, justement en voyant en lui une manifestation de valeurs religieuses. Si des situations politiques cruelles ont pu être à l'origine de ce changement d'attitude, il est certain que la sollicitude des chrétiens pour les musulmans n'a aucune intention politique ni même apologétique. Or ce christianisme qui se tourne vers l'Islam avec sympathie est une religion "vaccinée".

Il est difficile de prévoir ce que sera l'attitude religieuse de l'Islam en présence de ce fait nouveau. Sans doute, s'il y réagit sans défaveur, lui faudra-t-il le temps de s'assurer de la qualité de l'amitié qu'on lui offre. Mais il peut être tenté de répondre par la dialectique dont il a toujours fait usage jusqu'ici : à la fois repousser tout dialogue en profondeur mais tirer intérieurement parti de certains contacts pris avec les chrétiens.

Jusqu'à nos jours, il n'a guère connu que des minorités chrétiennes protégées par lui. Son horizon sur ce point peut s'élargir considérablement. Et s'il s'aperçoit que sa dialectique séculaire n'est plus de grande utilité dans les temps actuels, il lui faudra inventer un nouveau type de relations avec le christianisme et le monde chrétien. Le christianisme aura aussi sa part de recherches : en réalité, il s'y est déjà engagé.

Quoi qu'il en soit, il semble bien que, sur le plan d'une histoire humaine, l'Islam ne peut éviter de répondre d'une façon ou d'une autre à cette situation aussi nouvelle qu'inattendue : il doit faire un choix et se mettre à l'œuvre. Vraisemblablement ce choix aura pour lui des conséquences très importantes. En effet, comme tous les problèmes, le problème religieux n'est plus l'affaire d'une religion, d'un pays, ou d'une région de la terre. C'est un problème à l'échelle du monde. Autrement dit, de moins en moins, on ne peut se sauver seul : les "autres", fussent-ils à l'autre extrémité de la planète, nous sont de plus en plus présents. Ce qu'ils sont, ce qu'ils pensent, ce qu'ils font nous touche de près. Et ce n'est pas là une vérité abstraite, mais une réalité dont on peut prendre conscience chaque jour. Les religions universalistes n'ont plus simplement à proclamer leur universalisme ; il ne suffit plus qu'elles tentent de la réaliser par une succession de petites entreprises. L'universalité n'est plus un concept idéal c'est un fait dans lequel nous sommes plongés et dont nous vivons déjà sur plusieurs plans, économique, politique, culturel. Les religions universalistes seront-elles les dernières à s'universaliser, entendons par là non pas à conquérir le monde à leur foi, mais à vivre ensemble dans une compréhension réciproque de leurs valeurs religieuses au niveau même du monde ?

Mais comment ? demandera-t-on. Il faudra, comme nous le disions, inventer. C'est déjà beaucoup que la pression de la réalité actuelle contraigne les hommes religieux à penser cette invention.

R. Arnaldez.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--